

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 9

Artikel: Comédie
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-212910>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Pour guairir les poumons d'une poumonique.

Prenez les poumons d'un renard s'il s'agit d'un homme, ou d'une renarde s'il s'agit d'une femme, faites les sécher au fourt, après vous mettrés en poudre, de laquelle vous en donnez le poids d'une drachme dans du vin blanc.

Attention ! — C'était dans une école de reçrues à Genève, il y a trente à quarante ans. Un des instructeurs se faisait remarquer par ses plaisanteries.

Un jour que nous prenions la garde à 11 heures et que nous venions de nous aligner ; l'instructeur commande : « Attention ! Au commandement de sac à terre ; vous ne poserez pas vos sacs sur le terrain ; mais vous irez vivement les placer sur ce tabar que vous voyez dans le poste... Entendu ?

— Attention ! sac à terre !... Vous n'êtes pas encore revenus ?

A ces mots, les soldats entrent dans le poste en se bousculant, à la joie des quelques badauds présents.

Bientôt, les soldats regagnent petit à petit le rang. Un seul, un peu pataud, ne se presse pas.

— Alors, vous, c'est ce que vous appellez procéder vivement ? Dites donc, je crois bien que vous avez changé de chemise.

C. P.

HAMBURG A SIX HEURES DU MATIN

Dans son volume, *L'Allemagne casquée* (Paris, Librairie Académique, Perrin & Cie), notre compatriote Victor Tissot trace cet original tableau de Hambourg, à son réveil.

Nous arrivons assez tôt à Hambourg pour surprendre la ville en son déshabillé matinal, en son négligé de la première heure : les portes des maisons s'ouvrent, les rideaux des rez-de-chaussée se tirent, tandis qu'on voit des ménagères en cheveux ou en petit bonnet apparaître aux étages supérieurs ; des servantes aux allures dégourdis, la tête ornée d'une crête de dentelles blanches, en tablier aux bretelles brodées, en jupe courte et en petits sabots, les bras nus, enlèvent les volets des boutiques qui étaient dans leur devanture toutes les variétés de jouissances et de « délicatesses » que le Créateur a daigné offrir à ses misérables créatures : guirlandes de saucisses noires et jambons roses, pâtés de foie gras à croûte dorée, bouteilles de vin de Champagne casquées d'argent, poulettes truffées : succulentes et adorables « négresses » ; poulets et chapons, oies dodues à la tendre poitrine, aspics transparents et appétissants, langues écarlates, vœu piquée, rostboeuf saignant, caviar, poissons de toutes les formes, fruits de la mer et fruits de la terre, tout ce qui compose les menus les plus choisis et les plus délectables tente les passants dès leur lever. La substantielle réputation que Toulouse, Bordeaux et Marseille ont en France, Hambourg l'a en Allemagne. Elle est pleinement méritée ; pour peu que l'on aime à faire un dieu de son ventre, on comprendra que les Berlinois ou les Saxons viennent à Hambourg en pèlerinage culinaire, en trains de plaisir gastronomique, uniquement pour se garnir la panse et boire des vins de choix, des bordeaux authentiques cotés jusqu'à 125 francs la bouteille sur les cartes des grands restaurants.

Henri Heine a chanté l'amour de la bonne chère des Hambourgeois : « Oui, Hambourg, dit-il, est la meilleure des républiques ; les mœurs y sont anglaises, mais la cuisine y est délicieuse. Il y a entre le *Wandrahm* et le *Dreckwall* des plats dont nos philosophes ne se doutent pas. »

Les laitiers des environs arrivent avec leurs seaux de fer peints en rouge, suspendus à une

sorte de bât placés sur leurs épaules. Les chiens se hâtent de déterrer dans les ordures les carcasses de volailles et de homards. Les grands camions lourdement chargés, attelés de chevaux oldenbourgeois superbes et forts, circulent déjà en faisant trembler les vitres et les pavés. On travaille dur et de bonne heure à Hambourg, où poussent et se multiplient à vue d'œil les usines, les distilleries, les brasseries, les raffineries, les fonderies, les fabriques de machines, de toiles, de cuirs, de tabacs et de cigares, de chocolat et de produits chimiques. On serait bien embarrassé de dire ce que Hambourg ne fabrique pas. À mesure que les navires de la flotte marchande rentrent chargés d'or, cet or entretient la vie industrielle de la nation, engendre et crée de nouvelles usines et de nouvelles fabriques. C'est le grain de blé qui n'est pas tenu enfermé au grenier mais qui ensemente le champ et perpétue sa fécondité.

Je vois, comme des abeilles devant leur ruche, des ouvriers fidèles à leur exactitude militaire, attendant dans la rue l'ouverture des ateliers ; vêtus des costumes les plus pauvres, les mains dans les poches, la figure grave, triste, ils ont l'air résigné de la bête de somme et de l'esclavage.

Sur la place du marché, autour d'un vaste pavillon, arrivent les *Vierländerin*, les Vierlandaises, ces maraîchères de l'Oldenbourg et de la Frise qu'on reconnaît à leur coiffé aux ailes noires, à leur riche corsage brodé d'or et d'argent, à leur robe très courte, aux couleurs d'arc-en-ciel, descendant un peu au-dessous des genoux et se détachant sur des bas de laine blanche. Elles portent de grandes corbeilles de fleurs et de légumes qu'elles ont fait pousser, par des prodiges de cultures méthodiques et savantes, dans les dunes, le long des lacs et des canaux des environs de Hambourg.

Le ciel clair et violet annonce une belle journée. Quel plaisir d'arriver de bon matin dans une ville inconnue, de la surprendre à son réveil et d'avoir toute la journée pour faire sa connaissance, avant de pénétrer dans son intimité !

VICTOR TISSOR.

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »**1 LES CHALETS DE LA ROSELINAZ**

9

Le bûcheron recula de quelque pas, se retourna du côté de Charles, comme pour lui demander ce qu'il fallait faire. Charles qui jusque-là avait gardé le silence, tout en jetant des regards pleins de colère à son beau-père, cria à l'ouvrier : « Allons ! en avant, on a déjà assez perdu de temps aujourd'hui ! »

L'homme reprit sa hache, mais sans avoir l'air bien décidé à s'en servir. On voyait à sa mine qu'il eût préféré laisser cette besogne à un autre.

Cela ne fit qu'irriter toujours davantage Charles Chezau. S'adressant à Jean-Toine, il lui dit d'une voix presque irritée : « Passe donc ton chemin, laisse-nous tranquilles. »

— Je vous laisse tranquilles et ne veux m'occuper que de mes propres affaires.

— De quelles affaires ? Je serais curieux de le savoir, fit Charles d'un air de dédain.

— Oui, de mes affaires, Charles, répliqua le vieillard, avec calme mais en même temps avec une grande fermeté : Je suis venu ici pour défendre ma propriété.

— Allons ! c'est assez babillé ; vous autres, prenez vos haches et si ce vieux fou veut vous empêcher de travailler, faites-le partir, et vite !

Les bûcherons firent mine d'obéir à ce commandement, donné d'un ton furieux, mais comme ils se rapprochaient du fossé, Jean-Toine fit deux pas en avant : « Prenez garde, leur dit-il, vous êtes deux contre un, mais je défends mon droit, et que Dieu

¹ Cette jolie nouvelle, qui a pour théâtre l'un des sites les plus agréables de nos Alpes vaudoises, a été publiée en 1874, par la *Feuille d'Aois de Lausanne*. Son directeur a bien voulu nous accorder l'autorisation de la reproduire. Elle n'est pas signée.

me punisse, mais le premier qui lève une hache s'en repentira.

En même temps, le vieux chasseur, dans les yeux duquel brillait comme un regard de feu, saisit son fusil, qu'il avait appuyé contre un arbre.

Ce mouvement significatif força les ouvriers de s'arrêter. Alors Charles s'écria :

— Je veux enfin savoir qui est le maître ici, et s'élançant, il prit des mains d'un de ses hommes une hache et franchit le fossé.

— Prends garde, Charles ; pense à ta femme et à tes enfants ; attends que la justice ait parlé ; alors tu feras ce que tu voudras, ne me force pas à tirer.

Charles semblait ne rien entendre. Il fit quelques pas encore et atteignit le pied de l'arbre à moitié coupé ; au moment où il se disposait à donner un premier coup de hache, Jean-Toine le mit en joue ; tenant son fusil d'un bras aussi ferme que s'il se fut agi de tirer sur un chamois.

Les spectateurs de cette scène ne soufflaient pas ; aucun ne semblait trouver un mot, ou faire un pas. Enfin, comme Charles, la main droite levée et prête à frapper, gardait les yeux fixés sur la bouche du fusil dirigée contre lui, Joseph Bourgeois lui cria : « Que diable ! Chezau, laissez ça ; que ce soit fini avec cette affaire. »

Charles laissa lentement retomber sa hache et repassa le fossé. Il avait le visage blanc comme la mort, les lèvres tremblantes. « Je vous prends tous à témoin de ce qui est arrivé, dit-il d'une voix sourde en s'essuyant le front couvert d'une sueur glacée ; nous verrons bien s'il y a encore des juges et une justice. »

— Je te remercie, Charles, ajouta Jean-Toine en aspirant l'air à pleins poumons, je te remercie, et vous aussi, Bourgeois. Mais, à présent, allez-vous-en et ne revenez pas avant que la justice ait prononcé.

Charles s'éloigna sans mot dire, accompagné de Joseph Bourgeois, puis des ouvriers stupéfaits. Jean-Toine resta debout à la même place jusqu'à ce qu'il les eût vu disparaître, puis il s'enfonça dans l'obscurité de la forêt.

Le maître du chalet de la Roselinaz ne put se dédier, en passant, d'entrer chez lui. Il descendit à la plaine avec Bourgeois, vint à Bex, et déposa chez le juge une plainte contre son beau-père. La conviction que sa femme avait été instruite du plan exécuté par Jean-Toine, qu'elle avait caché ce qu'elle savait, le mit hors de lui et il se répandit contre elle en reproches amers.

— Ce que tu as de mieux à faire, lui répondit Bourgeois, c'est d'interdire à ta femme toute relation avec le vieux.

En s'acheminant, dans l'après-midi, sur le sentier de Lavey à Morelles, Charles Chezau repassa dans sa mémoire les divers incidents de la journée. Il se reporta au temps encore si rapproché où le bonheur régnait dans sa famille, où l'union la plus intime existait entre lui, sa femme et son beau-père, tandis qu'aujourd'hui une barrière infranchissable les séparait les uns des autres. Un léger remords se glissa dans l'âme du montagnard, mais les mauvaises passions reprirent bientôt tout leur empire, et ce fut plein de désirs de vengeance et de projets inspirés par la colère la plus aveugle qu'il atteignit, vers le soir, le plateau de la Roselinaz.

Il entra dans la chambre où, seule et dans l'obscurité naissante, sa femme l'attendait. « Dieu soit loué, lui dit-elle, te voilà enfin ; mais vous êtes restés bien longtemps ; où est mon père ? »

(A suivre.)

Grand Théâtre. — Spectacles du samedi 3 au dimanche 11 mars :

Samedi 3, Soirée de l'*Union Instrumentale*.

Dimanche 4, à 2 h. 45 et à 8 h. : *L'Hôtel du Libre-Echange*.

Mardi 6, à 8 h. 30 (Tournée Baret) : *Le Crime de Sylvestre Bonnard*.

Jeudi 8, à 8 h. 30 et dimanche 11, à 8 h. précises : *Les Flamberoux*, pièce nouvelle en 3 actes de Henri Bataille.

Comédie (Kursaal). — Prochains spectacles :

Samedi 3, dimanche 4 (matinée et soirée), lundi 5, mardi 6, mercredi 7 et jeudi 8 : *La D'moiselle de chez Maxim*, pièce comique en trois actes de Gardel-Hervé.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.

Albert DUPUIS, successeur.